

L'envers de la diffamation

Toutes les manières d'aborder la crise que nous traversons ne se valent pas au regard du discours de l'analyste. Si chaque tentative avec le a comme agent apporte, dans sa singularité quelque chose à la communauté de travail, le bla-bla de la parole orienté par le S1 qui vise la signification ne peut que gommer le réel en jeu dans cette crise.

Pour ma part, tenter de dire l'événement m'a amenée à relire la formule titre du séminaire de Lacan : " L'insu que sait de l'une bévue s'aile amour ". Nous pouvons voir cette crise comme résultant de l'incompatibilité entre le succès auquel vise logiquement une association, et "l'insu que sait " à partir de quoi Lacan a voulu fonder une Ecole de psychanalyse.

" L'insu que sait de l'une bévue s'aile amour ", l'insuccès de l'Unbewusst c'est l'amour, la formule à de quoi surprendre. A priori l'amour ne se présente pas du tout comme insuccès de l'Unbewusst, pas plus que comme son " insu que sait ". Bien au contraire, l'amour, sous toutes ses formes, de la demande d'amour à l'aveuglement de l'amour, apparaît comme le meilleur allié du succès de l'Unbewusst. N'est-ce pas, le plus souvent au nom de l'amour, que le sujet justifie le refoulement ? Pas plus insu, qu'insuccès d'ailleurs, l'amour s'expose dans le registre du su, du sans surprise. Les discours sur l'amour se déploient généralement dans un registre d'idéalisation, de la quête du véritable amour, à son attente voire à la déception amoureuse ou au discours désenchanté sur l'amour lui-même. Rien là encore qui s'aile, le plus souvent c'est plutôt lourd.

Alors y a-t-il quelque chose dans l'amour, en deçà de ces idéaux enjeux narcissiques, phalliques à travers lesquels le sujet cherche à justifier son existence qui le ferait roc, réel, contre lequel l'Unbewusst échouerait ? Ce réel n'est certainement pas, en tout cas, " l'amour du réel " selon la formule de V. Baïo que J.-A. Miller a mise à l'honneur comme le nec plus ultra de l'amour tel qu'il se présente au sujet à la fin de l'analyse. Il y a quelque chose d'assez choquant, voire d'un peu abject, à proposer au sujet d'en arriver, à la fin de son analyse, à aimer le pot de fleurs qui, tombant sur la tête de sa compagne, l'a tuée net sous ses yeux. Cette solution n'a d'ailleurs rien d'inédit, c'est celle de la religion (cf. Job). Comme c'était déjà lisible dans ce que " l'amour du réel " implique nécessairement la croyance - que l'on peut bien dire délirante - en un réel qui aime, voire qui nous aime. C'est ce que les chrétiens appellent Dieu.

Ni amour imaginaire, ni amour mystique, quel est donc enfin, cet amour ailé dont parle Lacan? Pour avancer sur cette question, je partirai de ce que le sujet rencontre dans le deuil. La libido, comme l'a montré Freud, pousse le sujet à accomplir son travail de deuil, c'est-à-dire à dénouer un à un tous les liens qui l'attachaient à l'objet disparu pour se rendre libre d'en investir un autre. M. Turnheim, dans son article " Deuil et amour " (revue La cause freudienne n° 35) montre comment Freud, dans une lettre à Binswanger, écrite douze ans après " Deuil et Mélancolie " a modifié sa première approche. Freud écrit alors : " On sait que le deuil aigu se terminera après une telle perte, mais on restera inconsolé, ne trouvera jamais de remplacement. Tout ce qui vient à la place, même si cela comblait cette place complètement, reste pourtant autre chose. Et finalement c'est bien ainsi. C'est la seule façon de poursuivre l'amour qu'on ne veut pas abandonner ". Le travail du deuil n'est donc jamais sans reste. Rien pourtant du point de vue des enjeux libidinaux ne s'oppose à la réalisation complète de ce travail de deuil, soit de ce travail de remplacement. Dans le registre de la jouissance l'objet est indifférent, dans celui du désir, l'objet toujours déjà perdu est métonymique, séparable de la personne qui en concentre un temps la brillance. Pour l'inconscient, rien ni personne n'est

ainsi irremplaçable. C'est l'amour qui résiste, auquel le sujet se heurte, en tant qu'il rencontre là dans l'amour et seulement là, un impossible particulier c'est-à-dire du réel selon Lacan : l'impossible à remplacer. Il y a, au terme du travail de deuil, encore à rencontrer ce qui n'est plus, dépouillé de tout qualificatif, qu'une présence " à nulle autre pareille ", unique, irremplaçable comme telle. Nulle expérience inouïe, là-dedans, accessible seulement à quelques happy few que l'analyse aurait transporté dans une autre dimension inaccessible au reste de l'humanité, juste la confrontation au réel de l'amour le plus quotidien, le plus banal. Néanmoins, le savoir de cet un là, le un de l'unique, de l'irremplaçable est très important. D'une part, cette unicité n'implique aucunement qu'il n'y en ait qu'un qui soit irremplaçable mais au contraire ouvre au savoir que tous le sont y compris moi-même. Pas tous irremplaçables pour moi, bien sûr, au sens où n'étant poussé par aucun besoin de remplacer ceux que je ne désire pas, je n'ai pas l'occasion de me cogner là à l'impossible à remplacer. Mais tous irremplaçables en soi. Chaque un, unique. Ce un de l'unique n'a rien à voir dès lors avec le un comptable. Au contraire l'unicité s'oppose à l'unité, d'une part parce qu'il est impossible d'additionner une pomme à une poire, d'autre part parce que cette unicité contredit radicalement à toute unité totalisante du sujet. M. Turnheim insiste, dans son texte sur l'altérité radicale de la trace mnésique que le sujet rencontre dans le deuil. Au terme du travail, il reste toujours la mémoire vive de cette présence unique de l'être aimé, présence que les mots sont impuissants à dire. Et plus encore, à me savoir dès lors, moi-même, présence unique pour les autres, je ne peux que reconnaître en quoi cette présence que je suis me restera définitivement étrangère. Un, non comptable aussi, au sens où l'on peut faire résonner autrement le vieil adage selon lequel : "en amour on ne compte pas". L'unicité rencontrée dans l'amour n'implique pas, bien entendu, que l'on ne puisse aimer qu'un seul mais que chaque amour est unique, chaque amour est " un nouvel amour ". Aucun rapport, non plus, entre l'un de l'unique et le grand un de l'idéal, voire de l'exception : nul besoin d'être un grand homme pour être unique, le plus banal des casse-pieds l'est tout autant. Rien, dans cette unicité qui puisse servir au sujet pour gonfler son ego. Il est, de plus, ce un de l'unique, la condition de possibilité de toute reconnaissance d'une chose comme différente d'une autre chose, de leur discernable. Dans l'inconscient, conçu comme discours de l'Autre, dont Lacan extrait le mathème du discours du maître S1 - S2, rien de la chaîne signifiante ne permet cette reconnaissance. Le train de 18 h 50 est toujours le train de 18 h 50 même si aucun wagon n'est le même, s'il n'y a aucune identité de la chose. Ni le trait unaire, ni le nom propre ne me permet de distinguer la différence entre deux personnes s'appelant Rémi Martin. Pour les discerner, cela suppose que je m'oriente à partir d'autre chose que du S1. C'est une objection à la "toute puissance du signifiant", la preuve que la chose résiste à son meurtre par le mot. Si l'on prend les choses par ce qui est inscrit sous les barres, à savoir, \$ a, le mathème du fantasme, rien là encore qui puisse assurer ce discernable. L'objet métonymique du désir n'y suffit pas, il n'introduit pas de différence entre tels yeux avec de la lumière dedans, et tels autres yeux avec de la lumière dedans. C'est donc bien à partir d'un savoir insu de l'Unbewusst en même temps qu'objection à sa logique, insuccès de l'Unbewusst, que je peux ne pas confondre les deux Rémi Martin. Savoir issu de la rencontre avec le réel de l'amour : l'impossible à remplacer, l'unicité radicale de chaque un, l'un su que c'est. Il y a de l'évidence qui crève les yeux dans l'expression " insu que sait ". Il est évident, en effet que cet insu que sait, ce Cupidon malicieux, est la condition même de possibilité de toute cure analytique. L'analyste qui s'offre à supporter le transfert dans lequel il occupera successivement les places de tous les partenaires du fantasme du sujet, ne le peut que parce qu'il sait, d'un savoir su ou non, qu'il est lui-même unique, en tant que présence, et qu'à terme, cela suffira à garantir la dimension du semblant auquel il se prête. C'est en s'autorisant de ce savoir qui le concerne lui-même comme présence étrangère à sa subjectivité, qu'il peut laisser sans crainte le sujet traverser " la dure épreuve du transfert " (Freud). Faire semblant de a présuppose nécessairement un savoir, su ou non su, du réel vis-à-

vis de quoi ce semblant est semblant. Breuer fuit le transfert d'Anna O. car il n'est pas suffisamment certain d'être radicalement inassimilable à l'objet de celle-ci. Freud n'en doute pas et invente la psychanalyse.

Ainsi, pour répondre à une remarque de Guy Clastres au Forum l'envers de l'Ecole, je ne pense pas que l'amour de transfert rende le sujet plus idiot qu'il ne l'était déjà au début de sa cure, tout au plus, si cet amour de transfert s'adresse à un analyste, cette idiotie la lui fait-il mesurer. Mais au bout de l'épreuve, la mobilisation de cet amour dans l'analyse, en permettant au sujet de se cogner à l'impossible à remplacer propre à l'amour, l'amène à changer de discours, à renoncer à sa quête sans fin du succès de l'Unbewusst, Discours du maître, du refoulement avec son cortège d'angoisse et de mal-être pour, du constat de son insuccès annoncé qui était de toujours déjà-là insu que sait, faire savoir. Ce changement de discours qui met le a en position d'agent n'implique pas que le sujet en devienne, pour autant, analyste praticien.

Pour l'Ecole, il me semble assez clair que Lacan a voulu parier sur l'Ecole de l'insu que sait et non sur le succès de l'association. Une association, en effet vise nécessairement, avant tout, à sa propre réussite, c'est-à-dire au succès de l'opération qui consiste à associer des sujets supposés a priori antagonistes. C'est le véritable but de toute association quel que soit l'objectif qu'elle se donne. Or il y a incompatibilité entre association et savoir. Imaginons, en effet, des explorateurs partis à la découverte d'un territoire inconnu, chacun par un chemin particulier. Parfois ils se retrouvent pour tenter d'établir la carte de ce territoire. L'un dit : j'ai vu des forêts, l'autre : moi des plages, le troisième : ce territoire est un désert, je l'affirme. Bientôt ces explorateurs vont se disputer, l'un soutenant que le territoire est désertique, l'autre lui rétorquant qu'il n'a rien compris que c'est une forêt vierge. La dispute prenant vite un tour insupportable, nos explorateurs peuvent décider, pour ne pas en venir à l'assassinat mutuel, de s'en remettre à l'un d'entre eux, qui sera celui qui décidera qui a raison et qui a tort, qui validera ou non le savoir de chacun. Ils ont créé une association. C'est une bonne solution, d'un certain point de vue, ils s'épargnent la dispute. Mais à l'évidence, cette solution a un prix qui peut paraître exorbitant à certains, ce prix est le renoncement à tout espoir d'établir jamais une carte exacte du territoire, le renoncement au savoir. Cette solution est celle de l'Unbewusst, du refoulement. Au-delà de son prix, cette solution peut être une bonne solution à un mauvais problème. Il est clair, depuis le départ, que savoir qui a raison de x ou de y est une question idiote, une sacrée bévue.

L'IPA et l'AMP proposent des solutions au problème de qui a raison, qui a tort. Avec l'Ecole de la passe et des cartels, Lacan ne propose pas une nouvelle solution, mais à partir du repérage de l'inanité de la question, de passer à un autre problème, beaucoup plus intéressant, enthousiasmant dans sa difficulté même : comment l'analysant, explorateur d'un trajet singulier peut-il faire passer à une communauté le savoir collecté au cours de ce trajet, alors que les autres membres de la communauté n'ont aucune expérience particulière de ce dont il parle ? La procédure de la passe est une réponse à une autre question. L'association réunit des sujets supposés a priori en désaccord vis-à-vis d'une raison commune. Son postulat exclut d'emblée l'insu que sait de l'unique de l'amour. L'école se constitue comme communauté d'un savoir qui inclut celui de l'impossible à remplacer de chaque " un ", ne serait-ce que pour espérer progresser dans la carte du territoire inconnu.

Que l'Ecole voulue par Lacan soit bien celle-là, ailée d'un amour sans idéal, c'est encore lisible clairement dans son séminaire " Dissolution ", ainsi que dans l'invite " à ceux qui m'aiment encore ". Dans Dissolution, Lacan répond à quelqu'un qui lui dit : " vous ne pouvez pas dissoudre l'Ecole parce que l'Ecole c'est vous ", " Non l'Ecole ce n'est pas moi, la preuve c'est que je la dissous ". Il ne dit pas ce n'est pas moi et donc je me dissous dedans pour m'en gonfler d'être. Entre l'Ecole ou lui, il choisit de se garder lui, Jacques Lacan. Il choisit là, et nous incite à choisir avec lui, après lui, l'amour, l'impossible à remplacer, quelqu'un d'unique,

chaque un de nous, en tant que pure présence, quitte à perdre une Ecole. Une Ecole, somme toute, n'est qu'une institution remplaçable, aucun de nous ne l'est.

Où en est l'ECF à l'heure actuelle ?

Est-elle encore l'incarnation sensible de l'Ecole qu'a voulue Lacan ? Personne n'étant branché sur l'Au-delà ne peut lui demander. Il appartient donc à chacun de ses membres d'exercer son " devoir de critique assidue " et de se poser la question. Pour ma part, une multitude de signes m'inquiète, de cette mise en avant de l'amour du réel qui semble indiquer une régression possible du Discours analytique au Discours universitaire, c'est-à-dire religieux, à l'invite faite à l'ECF à se dissoudre dans l'AMP, et aux membres à se dissoudre dans l'Ecole Une etc. Mais je souhaite m'arrêter sur un phénomène plus particulièrement grave, me semble-t-il : la diffamation. La diffamation est un acte de discours très particulier. C'est autre chose que la simple calomnie, elle ne se réduit pas entièrement au " message que le sujet reçoit de l'autre sous une forme inversée ". La clinique est enseignante là-dessus. Il est un moment dialectique que les filles rencontrent sur le chemin de l'acceptation de leur féminité, moment adolescent, quoi qu'il en soit de l'âge du sujet. Dans ce moment, les filles attaquent brutalement leurs mères en leur imputant un grave défaut très précisément là où elles savent, avec certitude, qu'il n'est pas. Ce n'est pas l'ordinaire reproche à l'autre de ses failles que le sujet considère comme cause de son malaise. Mais l'imputation à quelqu'un d'un défaut, là précisément où le sujet sait pouvoir rencontrer le réel banal de l'amour. Imputer à l'autre le défaut que je sais qu'il n'a pas, me semble ainsi une juste formule pour caractériser la diffamation. Malheureusement nous pouvons la vérifier in vivo en ces temps difficiles. Imputer à celle dont la rigueur épistémique fait le moins de doute d'être une plagiaire, imputer à celle dont le travail montre qu'elle ne recule pas devant la question du réel de l'holocauste, de le nier, imputer à ceux qui, à Toulouse, impulsent enthousiasme et désir de travail dans l'Ecole d'être des opposants, etc. La liste est longue, le mécanisme toujours le même. Cette prolifération diffamatoire dans l'ECF est gravissime, non seulement - et ce serait suffisant - parce qu'elle blesse des gens, mais aussi parce qu'elle mine le fondement même de ce qui rend l'analyse possible. Car si " l'insu que sait de l'une bévue, s'aile amour ", diffamer c'est non seulement garder le savoir de l'amour insu, le laisser sous-jacent tout en l'utilisant - l'ordinaire du névrosé - mais c'est aussi attaquer le savoir de l'amour lui-même, savoir de l'unicité, de l'impossible à remplacer. Or nous avons montré que le savoir de cet impossible est celui à partir duquel Freud a inventé la psychanalyse. S'offrir à supporter le transfert d'un sujet sans s'appuyer sur ce réel mène inévitablement à le précipiter avec soi dans un labyrinthe de miroirs sans issue.

Si l'ECF s'avérait suivre cette pente, alors non seulement elle ne serait plus l'Ecole de Lacan, mais elle n'aurait plus aucun rapport avec l'invention de Freud, elle ne serait plus qu'une coque vide, dépourvue de toute valeur si ce n'est, peut-être, celle de relique. Là encore, ce sont les croyants qui s'attachent à la possession des reliques dans lesquelles ils pensent trouver la preuve de leur proximité avec les fondateurs de leur religion. Si l'Ecole n'était plus que cela, je serais d'avis de laisser, sans regret, cette Jérusalem moderne aux Croisés de la juste Cause. Qu'ils dressent autour d'elle des murailles épaisses de censure excommunicative, qu'ils verrouillent dessus un dôme épais à travers lequel l'espace ne leur apparaît plus que comme " nébuleux ", qu'ils installent des sas de décontamination hermétiques, rien n'entre ni ne parvient aux fidèles sans interprétation préalable ; qu'ils entonnent, tous en chœur, les chants les plus puissants à la gloire de leur guide et de leur ego, le tombeau restera toujours aussi vide, l'entreprise aussi vaine.

S'il est une chose sur laquelle nous pouvons parier à coup sûr, c'est que tout ceci ne mettra jamais aucun d'eux, au un par un, à l'abri des flèches de cet impitoyable farceur : Cupidon.

